Le "Réveillon" DE L'ETUDIANT.

I

Frileusement emmitouflées dans leur fourrures, à peine suffisantes pour les préserver des âpres morsures de la bise, les dames Duval se hâtaient vers la tiédeur du logis tout proche lorsque Suzanne se serra soudain contre sa mère, et, avec un accent de pitié profonde :

Oh ! maman ! lui chuchota-t-elle à l'oreille, as-tu remarqué ?

—Quoi donc, mon enfant ?

—Là.....à quelques mètres devant nous... ce jeune homme en noir, sans pardessus !....

—Eh bien ?

—Eh bien ! je viens de le voir ramasser un morceau de pain sur le trottoir....et le porter à ses lèvres....et le dévorer gloutonnement !....Mère chérie, est-il possible que la faim réduise une créature humaine à de pareilles extrémités....surtout en un jour comme celui ci ?....Quel contraste cruel !

On était, en effet, au 24 décembre.

A cette veille de Noël, selon la coutume, les vitrines merveilleusement décorées et illuminées des magasins de comestibles provoquaient, presque à chaque pas, la convoitise des promeneurs par leurs étalages de succulentes friandises ; foies gras, pâtés en croûte, jambons à la gelée, volailles, gibier, bourriches d'huîtres, fruits rares en caissettes d'origine, pâtisseries et confiseries variées, bouteilles et flacons précieux ; en un mot, tout ce que l'ingéniosité experte des artisans de bouche peut réunir de plus raffiné pour raviver la sensualité du riche,—et aussi, hélas! pour exaspérer la détresse avide des misérables !

Le deux femmes, maintenant, ne perdaient pas des yeux l'inconnu, navrées, dans la bonté de leur cœur, de leur impuissance à le secourir.

Car tout en lui attestait autant au moins la fierté que le dénuement : son triste chapeau à la coiffe rougie, mais soigneusement brossée ; la redingote élimée, si mince, mais si propre, sans une tache et sans un accroc, et ses souliers lamentablement rapiécés, mais bien cirés, et enfin, et surtout, le redressement orgueilleux du torse, que ni le froid ni la faim ne réussissaient à humilier.

Il appartenait évidemment à cette catégorie de pauvres honteux qui gardent, grâce à la décence de l'attitude, leur dignité inviolée.

Comment, alors, se hasarder à lui proposer un soulagement, une aumône qu'il ne réclamait point, qu'il repousserait sans doute avec irritation, froissé dans sa pudeur ombrageuse.

Cependant, il allait d'un pas rapide, rasant les magasins, daignant à peine accorder à leurs tentations ironiques un regard de côté. Dans un de ces moments où, la durée d'une seconde, il se retournait à demi sous l'éclairage aveuglant d'une devanture de confiseur, les dames Duval purent distinguer son visage, ou plutôt son profil, d'un dessin net et agréable. Suzanne étouffa un cri de surprise.

—Mais, maman, c'est un des locataires de papa !

—Tu crois ?

—J'en suis sûre....et tu vas pouvoir te convaincre que je ne me trompe pas, car nous voici arrivées !

Effectivement, ces dames virent l'inconnu se diriger vers leur maison dont elles occupaient le premier étage ; il s'engagea sans hésiter sous le porche, et lorsqu'elles y pénétrèrent à leur tour, il avait disparu.

—Je veux me renseigner sur le compte de ce jeune homme dès ce soir ! murmura Mme Duval, tout de bon intéressée par cette confidence.

En passant, elle invita la concierge à monter lui parler.

II

Dans la salle à manger bien close, où flambait gaîment un grand feu de bûches, sous la vive clarté de la lampe et des bougies, le couvert du "réveillon" offrait vraiment un aspect réjouissant, avec sa lourde nappe ouvragée, aux cassures symétriques, semée de fleurs, chargée de porcelaines, de cristaux, d'argenterie, d'un profusion de superfluités exquises et coûteuses.

Pourtant, Suzanne et sa mère considéraient ce bel arrangement d'un air mécontent, éprouvant au fond d'elles-mêmes comme un remords.

Et lorsque le chef de famille se leva pour donner le signal de l'agape traditionnelle, Mme Duval le retint par la manche de son veston et le força à se rasseoir.

—Henri, j'aurais un mot à te dire.

—Deux si tu veux, ma fillette, mais, fais vite, car j'ai hâte d'entamer la conversation avec certain pâté de perdreaux que j'aperçois là bas !

—Oh ! ce ne sera pas long !... Voici....Tu as un locataire du nom de Villier ?

—Georges Villiers, parfaitement....Etudiant en médecine ....Après ?

—Tu ne saurais imaginer à quel degré de dénuement est tombé ce malheureux garçon ! C'est pitié ! Croirais-tu que, pas plus tard que ce soir, Suzanne l'a vu ramasser dans la rue un morceau de pain foulé aux pieds des promeneurs et n'en faire qu'une bouchée !....

—Vraiment ? demanda M. Duval stupéfié.

C'était un brave homme qui, avant de parvenir, par son travail, à une situation de fortune enviable, avait connu des débuts difficiles, mais dont la bonté native n'avait été nullement altérée par cette première étape au pays de misère.

—Vraiment ? répéta-t-il profondément apitoyé.

—Oui, mon ami....Aussi tu comprendras qu'il nous soit pénible, à Suzanne et à moi, de toucher à ces friandises, sachant que, sous ce toit qui est le nôtre, ce pauvre garçon souffre atrocement de la faim....Du reste, ce qu'une brève enquête m'a révélé sur M. Georges Villier justifie amplement l'intérêt qu'avant de le connaître m'inspirait, à elle seule, sa triste situation.

—Parle chérie.

—Ton locataire n'est guère communicatif, mais on n'habite pas longtemps un maison sans laisser prise à la curiosité toujours en éveil de son entourage. Georges Villier a été élevé par sa mère, veuve d'un officier et titulaire d'un petit bureau de tabac en Eure-et-Loir. Avec le produit de ce débit, peut être en y joignant les bribes de sa dot réglementaire, sans doute aussi, —du moins je la suppose,—grâce à une bourse qu'elle dut obtenir pour lui au collège de Dreux où il a fait ses études, elle réussit à mener à bien l'éducation de son fils. Plus tard, elle continua de se mutiler aux quatre membres lorsque le jeune homme eut commencé sa médecine. D'ailleurs, le courage du fils se montre à la hauteur du dévouement de la mère. Depuis plus de trois ans que nous le possédons ici, il s'est nourri uniquement,—je tiens ces détails du concierge,—des menues provisions que la pauvre débitante de tabac lui faisait parvenir régulièrement chaque quinzaine, grâce à des privations que tu devines ! Pendant quatre ans, il n'a vécu que de pain et d'eau, d'un peu de fromage, de beurre, de charcuterie de ménage. Avec cela, toujours correct, soigné, entretenant sa maigre garde robe de façon à ne point inspirer la pitié. Jamais un terme en retard.

—Cela, je puis l'attester !

—Enfin, tant de sacrifices de part et d'autre allaient recevoir leur récompense, on touchant au but, l'étudiant passait, cette année même, ses examens de doctorat,—lorsque, un matin, il y a de cela six semaines, le concierge lui remit une dépêche du maire de son village lui annonçant un affreux malheur. Dans la nuit, un incendie avait détruit entièrement la maison de la veuve, dont on n'avait retrouvé dans les décombres que les restes carbonisés. "Il partit, mais ce fut pour revenir, le surlendemain, s'enfermer ici, dans la mansarde, désormais son seul asile. Le feu lui avait tout pris, sa mère, sa mère admirable, et ses dernières ressources, car leur mobilier n'était même pas assuré ! Il ne possédait plus rien !....Et depuis.... depuis....en ces six semaines... comment, de quoi a-t-il vécu ?... Je n'ose arrêter ma pensée sur ce qu'a pu être cette lente agonie d'un homme fier, abandonné de tous, qui, stoïquement, se laisse mourir plutôt que d'avouer sa misère et d'appeler au secours !... Voilà mon ami, pourquoi, ta fille et moi, à la vue de ces friandises, nous nous sentons attristées, quand là-haut....là haut !

Mme Duval ne put achever ; sa voix était étranglée ; les sanglots l'étouffaient.

M. Duval se leva, bouleversé.

Lui aussi avait peine à retenir les larmes.

—Oh ! le pauvre garçon ! le pauvre garçon !....Est-ce possible ?....Et moi qui ne me doutais de rien !....Bien sûr qu'on ne va pas le laisser mourir de faim, et dès ce soir....Vite, Suzanne, un bougeoir, et toi, chérie, passe-moi du pain, du vin, un pâté....Quoi encore ?....Voyons.

Fiévreusement, tout en parlant, il entassait dans les poches de son veston trois ou quatre petits pains, une bouteille de vieux bordeaux, une terrine de foie gras.

—Monte-lui donc plutôt un bol de bouillon que la bonne lui réchauffera !

—Ceci n'empêche pas cela !

—Soit ; mais, mon ami recommande-lui bien d'être prudent !... Il ne s'agit pas de risquer de le faire mourir d'indigestion !.... Et toi-même, Henri, use avec lui de beaucoup de ménagements ; prends garde de le froisser !....

—N'aie crainte !....Ah ! diable ! j'oublie-t-elle un objet essentiel : une couverture !....Voyons, y sommes-nous ?

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le brave homme frappait à coups redoublés à la porte de son locataire et, ne recevant pas de réponse, se décidait à entrer.

—Berrou !....frissonna-t-il en franchissant le seuil.

III

Une coupente sans cloisons d'en haut pas [illegible] tière, meublée [illegible] naire ; un lit de fer, une chaise de paille, un petit coffre et une table de bois blanc surmontée de rayons chargés de livres ; aux murs, un portemanteau dépareillé ; au-dessus du lit, deux photographies.

C'était tout.

Par exemple, cela ne ressemblait nullement à un taudis. Le souci de propreté matérielle et morale de celui qui habitait le réduit misérable s'y manifestait dans la netteté du carrelage soigneusement lavé, dans l'absence de la moindre maculature sur le papier à quatre sous le rouleau qui couvrait les murs, dans le rangement, l'entretien méticuleux de chaque objet, enfin, et plus encore peut être, dans l'ensemble de ces mille détails où un observateur avisé doit déchiffrer un caractère mieux et avec autrement de sûreté qu'à travers le mensonge des attitudes et des paroles. Car les choses ont une âme comme une physionomie acquise, reflet des goûts, des aspirations, des sentiments cachés de l'être qui les marqua à son empreinte en les façonnant à son image, en les disposant autour de lui pour faire le cadre de sa vie

Cette cellule indigente abritait sans contestes, un homme honnête, ordonné, laborieux.

Mais, Dieu ! qu'elle était glaciale à cette heure de nuit, par cette température de plusieurs degrés au-dessous de zéro !

Etendu sur une paillasse, réfugié, tassé sous l'amoncellement de ses vêtements qui lui tenaient lieu de couvertures,—celles-ci ayant dû prendre, ainsi que le matelas, le chemin du Mont-de-Piété,—le pauvre étudiant agonisait de froid et de faim.

Il avait fini par perdre complètement le sentiment de ce qui l'entourait, et dans le vide de son cerveau tourbillonnaient d'affolantes hallucinations.

Une communauté de femmes occupait l'immeuble voisin. Franchissant le mur mitoyen de la cour, le son des orgues arrivait jusqu'à lui, mêlé à des chœurs, en bouffées lointaines, assourdies. Mais, par une sorte d'interversion bizarre due au délire de la fièvre, ces chants d'allégresse, rythmés aux battements de sang qui lui martelait les tempes, se traduisaient à ses oreilles en cantiques de mort.

Depuis combien de temps poursuivait-il son horrible cauchemar ?

Pan ! pan ! pan !.....Voici qu'une cloche se met en branle ! ....Ding ! ding !....Une cloche qui laisse tomber lentement les tintements lugubres d'un glas,— le sien !.....

Pan ! pan ! pan !.....Voici, maintenant, que se rapprochent les pas pesants et cadencés des porteurs qui montent chercher sa triste dépouille pour la descendre dans les ténèbres de la fosse !.....

Pan ! pan ! pan !....Et voici que leurs lourdes mains s'abattent sur lui !...

—Arrière ! arrière, voix de la mort !....Ayez pitié de ma jeunesse !.... Allez-vous-en !..... Laissez-moi !....Je ne veux pas mourir !....

L'étudiant s'est dressé sur son séant, les bras écartés en avant pour repousser la vision funèbre.

Mais ce qui apparaît à ses démesurément ouverts, ce ne sont point les hommes noirs du cimetière,—c'est un personnage d'aspect singulièrement rassurant, avec son veston de flanelle, sa calotte de velours brodé, sa bonne figure ouverte où se peint une pitié attendrie.

D'une main, ce personnage tient une bougie allumée, de l'autre un bol fumant ; il porte, pliée en quatre sur son épaule, une moelleuse couverture de laine ; des poches rebondies de son veston s'échappent le col d'une bouteille poudreuse, des petits pains à la croûte dorée, des choses enveloppées de papier blanc d'où se dégage une odeur appétissante.

—Tenez, mon enfant, buvez ceci !

Sans chercher à comprendre obéissant à l'impérieux besoin qui lui tortura les entrailles, l'étudiant tend ses mains tremblantes de convoitise vers le breuvage sauveur ; il boit ces gorgées de chaleur liquide, qui lui semblent des gorgées de vie....

—Ah ! ah ! mon gaillard, nous allons déjà mieux, hein ?....Un doigt de vieux bordeaux maintenant !....Je vous laisse sur cette table quelques provisions, mais il ne faut en user, dans votre état de faiblesse, qu'avec beaucoup de modération....A présent, permettez-moi d'arranger un peu votre oreiller....Là, là ! ....En vous emmaillotant dans cette couverture !....Oh ! pas d'applications un peu sûr !....Pour le moment il s'agit de dormir !... Vous m'entendez ?.....Chassez toute préoccupation en ce qui concerne l'avenir....Vous discuterez ensemble avec moi demain matin....Allons, mon ami, bonne nuit !

Là dessus, la bienfaisante apparition reprit son bougeoir et disparut.

Alors, docile à son injonction, l'étudiant s'endormit, [illegible] l'engourdissement d'un bien-être délicieux, l'étouffant laissa un passage s'endormir.

Il ferma les yeux et s'endormit.

IV

A un an de là, jour pour jour, chez les Duval.

Le décor n'a point changé. La salle à manger offre le même aspect accueillant que jadis. Seulement, à la table, non moins confortablement servie, une quatrième place, vis-à-vis de Suzanne, est occupée par un invité ; le docteur Georges Villier, devenu un intime de la maison.

Ajoutons qu'aucun nuage n'assombrit les visages des convives, et que, à la différence de son anniversaire, ce "réveillon" est fort animé.

On touche à la fin du souper : un bouchon saute, la topaze dorée du vin de Champagne scintille dans les coupes de cristal couronnées de mousse fine, et l'amphitryon ayant trinqué cordialement à son hôte, celui-ci se lève à son tour.

Ses traits énergiques portent l'empreinte d'une émotion intense, et cette émotion, contenue à grand'peine, vibre d'autant plus impressionnante sous la sobriété voulue de l'expression.

Georges Villier rappelle les bontés touchantes dont il a eu l'objet de la part de ceux qui l'entourent,—comment, arraché par eux à la mort, il a pu, grâce à leur concours aussi discret que généreux, reprendre victorieusement la lutte, achever ses études, devenir docteur en médecine conquérir dans la société une place honorable,—enfin, bienfait peut-être plus précieux que tous les autres, pour lui qui avait tant souffert de son isolement dans la vie, retrouver à leur foyer hospitalier l'illusion de la famille, l'atténuation d'un deuil cruel. Il se rend compte que jamais il ne pourra s'acquitter envers eux. Qu'ils acceptent, du moins, avec la même simplicité qu'il met à la leur ; présenter, l'expression de sa profonde gratitude, en particulier Mlle Suzanne, elle qui à un an de date, en révélant sa détresse à sa parente, fut vraiment son ange sauveur.

Les deux jeunes gens échangent un regard dont le trouble traduit éloquemment les mouvements secrets de leurs cœurs.

M. Duval sourit.

Et, après avoir adressé à sa femme un signe d'entente :

—Vous ne nous avez pas tout dit, mon cher Georges, prononça-t-il ; laissez moi vous servir d'interprète et compléter votre pensée....Vous aimez ma fille, et— pourquoi ne point nous expliquer en toute franchise entre braves gens ? —je dois ajouter que votre mérite ne l'a pas laissée insensible : elle vous aime aussi !....Je comprends et j'apprécie le sentiment de délicatesse qui vous ferme la bouche, mais je n'ai pas les mêmes raisons de me taire, et puisque vous n'osez aller à la montagne, c'est donc à la montagne d'aller à vous !....Votre main, mon gendre !.....Et là-dessus, trinquons à vos noces prochaines !....

Les coupes s'entrechoquèrent, tandis que, semblant s'associer d'avance aux joies du futur hyménée, les cloches égrenaient vers les étoiles, dans la nuit limpide, les notes argentines des carillons de Noël....

PROVERBES.

Enseigne ta langue à dire : Je ne sais pas.

Le mot que tu retiens entre tes lèvres est ton esclave, celui que tu prononces mal à propos est ton maître.

(Proverbe musulman.)

Beaucoup promettre et peu tenir, C'est les fous entretenir.

Sois plutôt persécuté que persécuteur.

La maison fermée au pauvre s'ouvrira au médecin.

Bien mal acquis ne profite pas.
Avec la bonne foi on fait toujours son chemin.

Ce qui vient par la rapine
S'en va par la ruine.

Tel qui engraisse aujourd'hui maigrira demain ; tel qui plane dans les airs, demain tombera.
(Proverbe musulman.)

Aujourd'hui en chère,
Demain en bière.
Aujourd'hui en fleurs,
Demain en pleurs.
Aujourd'hui mari, demain marri.

Il ne faut pas piler le poivre
Avant d'avoir le lièvre.

FÊTES DU Centenaire de Berlioz

La Ville de Grenoble inaugurera, l'an prochain, sur une de ses places publiques, une statue inédite et de très beau caractère, du compositeur Hector Berlioz. A l'occasion de cette inauguration, des fêtes musicales auront lieu, qui comprendront, en particulier, un concours international, un concert au programme duquel seront inscrites plusieurs grandes œuvres (orchestres et chœurs) de l'auteur de la "Damnation de Faust," et un festival au cours duquel seront exécutées quelques compositions en hommage à Berlioz, par des maîtres de la musique contemporaine.

Ces fêtes auront tout l'éclat et toute la solennité dont est digne l'illustre auteur de la Symphonie Fantastique. Elles seront sous la présidence d'honneur de M. Ernest Reyer, le disciple de Berlioz.

Les pouvoirs publics et plus spécialement la municipalité de Grenoble ont assuré leur concours et leur aide aux organisateurs.

La vie de Berlioz est amusante comme un roman, telle qu'il la raconte. Mais en lisant ses "Mémoires," ayez toujours à l'esprit cette devise de l'anthologie grecque : "Souviens toi de te méfier !"

A l'en croire, l'univers entier était conjuré contre lui, ministres, directeurs, chefs d'orchestre, interprètes, compositeurs. Et pourtant il reçut de "tous" les gouvernements, sous Louis Philippe, sous la République et sous l'Empire, des honneurs et des subventions. Les premiers chefs d'orchestre du temps, Habeneck, Girard, ont dirigé ses œuvres avec un soin jaloux ; les plus grands artistes ont tenu à honneur de les interpréter ; les directeurs—"ces potentats," disait M. Reyer, qui croyait lui aussi, avoir à se plaindre d'eux—ont monté ses opéras sans espoir de succès sans chance de bénéfice ; les compositeurs, "des envieux", l'ont nommé membre de l'Institut dès qu'ils en eurent l'occasion. Ces bons offices, Berlioz les a oubliés ; il a conspué tout le monde avec une passion qui a paru sincère.....jusqu'au jour qu'un de ses amis eut la maladresse de publier ses "Lettres intimes".

Quand on les compare avec ses "Mémoires", il faut en rabattre : on s'aperçoit tout de suite que ses récits sont, pour la plupart, sinon inventés, du moins arrangés "ad majorem gloriam" de Berlioz.

S'il fut un maître en musique, il fut aussi un maître en réclame. Il s'est dressé un monument, non avec les pierres qu'on lui jetait, comme il se plaisait à le dire, mais avec celles qu'il se jetait à soi même. Tandis qu'il mettait de la coquetterie à énumérer les haines qu'il amassait,—menaces de mort, lettres anonymes dans lesquelles on lui conseillait de se suicider pour ne plus écrire des horreurs musicales—il ne négligeait pas de raconter qu'à l'autel les curés pleuraient en entendant sa "Messe" et son "Requiem", que ses exécutants baisaient pieusement les pans de son habit, que les femmes s'évanouissaient d'émotion, etc.

A l'occasion du "Requiem", il narra des histoires aussi peu vraies qu'invraisemblables. On sait que cette vaste composition lui fut commandée par M. de Gasparin, alors ministre de l'Intérieur (1836), pour une cérémonie qui devait avoir lieu en mémoire des victimes de Juillet, et qu'elle ne fut pas exécutée à cette occasion, mais un an plus tard, le 5 décembre 1837, aux Invalides, pour un service funèbre en l'honneur du général Damrémont, mort à la prise de Constantine.

Les intrigues qu'on aurait machinées pour empêcher la réussite de son œuvre, sont dignes du roman.

Il suppose que Chérubini aurait par jalousie, employé les pires moyens pour faire changer le choix du ministre, et il attribue à Halévy, le plus honnête des hommes, un rôle de complicité vraiment odieux.

Si l'on ajoutait foi à ses histoires, Habeneck, chargé de la direction du "Requiem", aurait tenté de le trahir dans le fameux "Tuba Mirum", au moment que l'action du chef d'orchestre est absolument indispensable : il aurait baissé son bâton, tiré sa tabatière et se serait mis à priser, tranquillement.

Autre conte. Le ministre lui avait promis, dit-il, 3,000 francs, et ne les lui aurait remis que quatre mois après, sur les menaces répétées de Berlioz.

Or, rien de tout cela n'est arrivé. Les "Lettres intimes" le prouvent. Quand il écrit à son ami Ferrand, il ne lui dit pas un mot de ses griefs. Ce n'est que vingt deux ans après qu'il inventa l'histoire de la prise de tabac, alors qu'Habeneck est mort et qu'il ne peut plus protester. En outre, dans une lettre écrite dix jours après l'exécution du "Requiem," il se réjouit auprès de Ferrand d'avoir reçu du ministre, non plus 3,000, mais 4,000 francs, avec quelque chose en plus, qu'il ne dit pas.

Superstitions ROYALES.

Pour grande que soient les Rois, ils sont comme (que nous sommes,
Ils superstitieux comme les autres hommes.

Le Roi de Portugal, a paraît-il, un préjugé contre le vendredi :

Tenez, dit un vieux diplomate à un de nos confrères, il y a quelques années, le Roi était en Angleterre, et un jour il dut prendre la parole dans une réunion. Ce jour, malheureusement, était un vendredi. Le Roi, très ennuyé, monte sur une estrade, ornée de superbes vases de fleurs. Il va ouvrir la bouche, fait un geste de la main. Un des vases tombe sur la tête d'un des nobles lords qui occupait un premier rang.

Aussitôt le Roi descend auprès du blessé, s'empresse, s'excuse, disant :

"Je savais que cela serait ! Oui ! je savais que cela arriverait. Si aujourd'hui, c'eût été samedi au lieu de vendredi, j'aurais eu plus de chance, et votre tête aussi".

Guillaume II redoute la rencontre d'une pie. On a raconté récemment cette anecdote :

Un jour, en Angleterre, il voit une pie passer à gauche, au-dessus de sa tête, se tournant vers le duc d'York :

—Je viens de voir une pie, dit-il. Je ne suis pas spécialement superstitieux, mais je n'aime pas rencontrer ces affreuses bêtes : non en vérité.

Le duc se mit à rire.

—Est-ce que Votre Majesté, dit-il connaît notre vieux dicton sur les superstitions relatives aux pies : Une pour le chagrin, deux pour la joie, trois pour un mariage, quatre pour une naissance. Il faut chercher une deuxième, troisième, ou quatrième pie.

—Vraiment, dit l'empereur pensif ; quatre pour une naissance. Mais, s'il y en avait cinq ?

—Cinq, fit le duc, très grave : ce serait des jumeaux !

Les Hohenzollern ont, comme on sait, leur Dame Blanche, qui annonce les morts royales. Ils ont aussi une bague héréditaire à laquelle ils attachent la plus haute importance.

Un jour Guillaume Ier, qui la portait continuellement, l'égara. C'était au plus fort de la marche victorieuse des armées allemandes en France. Ce jour-là, les Allemands éprouvèrent un échec sérieux. Le Roi se désolait disant que tout était perdu si la bague ne se retrouvait pas.

C'est cette même bague historique que le Kronprinz avait donnée tout récemment, chez la duchesse de Marlbourough, à la jeune et charmante miss D....au cours de ce flirt qui fit si grand bruit.

Nous parlions tout à l'heure du duc d'York, aujourd'hui prince de Galles. La princesse de Galles est aussi très superstitieuse. En particulier le bris d'une glace l'impressionne beaucoup. Le prince racontait récemment :

"Hier, je trouve la princesse en larmes.

—Oh ! je suis bien malheureuse, me dit-elle, j'ai cassé une glace, et tout à l'heure, en effet, j'ai trouvé Betsy, ma plus jolie petite chatte, en train de mourir.

Le prince ajoutait :

—Je n'aime pas les chats, et comme ma femme en a quatre, je vais de ce pas briser quatre glaces. Cela me débarrassera peut-être de ces vilaines bêtes.

Les superstitions du Tsar occuperaient tout un chapitre. On n'a que trop parlé déjà de ses entretiens mystérieux avec le mage Philippe et des séances de table tournante de Livadia. Pareille crédulité chez le souverain absolu de cent millions d'hommes cesse de faire sourire.

* *

Ce froid cruel remet en mémoire une vieille anecdote. Le bon roi Henri passant en carosse sur le pont Neuf, tout gelé, tout emmitouflé dans son manteau de panne, voit par l'entrebâillement du rideau de cuir, un jeune Gascon qui se promenait, alerte, en mince pourpoint et petit manteau de camelot, l'air réchauffé et fier comme Artaban ; ce qui est du reste la mine de tout Gascon. Le Roi l'appelle :

—Hé ! l'ami....comment peux-tu durer en cet état ? Ne gèles-tu point sous ton petit manteau ? Moi qui en ai un très lourd, ventre saint-gris, je suis transi.

—Ah ! Sire, dit le Gascon que Votre Majesté ne fait-elle comme moi. Elle n'aurait jamais froid.

—Quel est donc ton secret ?

—Sandis ! portez tous vos habits sur vous.

A telle époque de sa jeunesse aventurière, le royal gascon eut pu se mettre toute sa grande-robe sur le dos sans en être bien réchauffé.

Notes et Impressions.

La France tuera la politique ou la politique tuera la France.
A. TOURNIER.

Quiconque tient à la finance, fait des affaires et contribue à la prospérité du pays, est suspect, et toute entreprise qui ne se ruine pas est tenue pour criminelle.
YVES GUYOT.

Une grande fortune n'est qu'un fruit pourri qui attire les mouches.
V. CHERBULIEZ.

Au poing qui se ferme pour combattre, je préfère la main qui s'ouvre pour donner.
LÉON BOURGEOIS.

Le courage de la femme, c'est de savoir souffrir.
VIRGINIE DÉJAZET.

Femmes et Parfums

LA ROSE

Au milieu des parterres bordés de gazons frais, dans le frémissement joyeux de la nature qui s'éveille, les roses se sont ouvertes. Leurs couleurs chatoyantes caressent les yeux roses, rouges, roses thé, roses blanches qu'importe !

Regardez-les, elles débordant en gerbes magnifiques des corbeilles où leurs nuances se mêlent ainsi que leurs parfums, leur âme semble s'envoler au gré des brises légères pour embaumer les allées du parc et les sentiers qui vont se perdre sous les frondaisons neuves... Le calice éclatant a brisé son corselet vert, et la carnation délicate et tendre des boutons s'est épanouie en fleurs radieuses.

Dans l'air tiède des jours meilleurs, quand le soleil verse la vie sur les verdures et les plantes, qui n'aime à respirer délicieusement cette odeur pénétrante, bouquet de voluptés mièvres. On comprend, à voir les pétales empourprés, leurs blancheurs neigeuses, ou leurs teintes blondes et nacrées, que les roses soient toujours les fleurs chéries des poètes et des femmes ; leurs senteur est si douce qu'elle enivre nos désirs et nos rêves.

Voyez cette jeune fille qui s'avance, ne respire-t-elle pas toute la symphonie printanière. Avec sa robe rose, son chapeau rose, son ombrelle rose elle semble être une rose plus belle que ses sœurs, une fleur faite femme, la sœur aînée de ce parterre embaumé.

Doucement, posément, elle cueille les roses, bientôt sa poitrine, disparaît sous la jonchée parfumée, elle ferme ses paupières d'ange en extase, comme enivrée par les violentes senteurs des roses éperdument pressées près de ses narines.

Aimez les roses, jeunes filles ! profitez des beaux soirs de printemps, où les étoiles diaprent le ciel plus pur, quand le premier gazouillis du rossignol anime la paix des bois de ses roulades, tandis que les roses imprègnent le silence d'effluves ineffables.....mais à l'hiver méfiez-vous de l'essence de roses.

***

Le Grand Mogol voguait un jour avec Nourmahal, son esclave favorite, sur un bassin que la capricieuse odalisque avait fait remplir de roses.

La rame fendait des vagues de feuilles et à chaque mouvement elle faisait fuir derrière elle un sillon d'or mouvant qui sarnageait comme une huile brillante. Nourmahal mit la main dans l'eau et la retira toute parfumée....C'était l'essence que le soleil avait dégagée de la fleur, l'eau de rose était née de la fantaisie d'une femme.

Les négociations DE L'arbitrage Vénézuélien.

Presse Associée—

Washington, 27 décembre—Des notes sont activement échangées entre les puissances alliées, le Vénézuéla et les Etats-Unis au sujet de la méthode d'arbitrage du différend vénézuélien.

Des questions sont posées et des réponses sont faites, mais les négociations sont encore dans une telle phase, dit-on, qu'il serait extrêmement dangereux et indiscret de les rendre publiques, s'il existe réellement un désir d'arriver à un règlement satisfaisant.

On explique au département d'Etat que le rôle du gouvernement des Etats-Unis est actuellement celui de "bon ami" des deux parties ; qu'il n'entreprend pas de rédiger des protocoles ou d'imposer des limites aux intéressés, mais qu'il borne ses bons offices à les rapprocher et à les faire s'entendre.

A ce point de vue il ne sera pas nécessaire pour notre gouvernement de prescrire comment la doctrine Monroe figurera ou ne figurera pas dans les protocoles ; il jugera par les résultats à quel point nos intérêts sont affectés et ne se livrera pas à des protestations prématurées ou injustifiées.

Quant aux conditions d'arbitrage elles sont, déclare-t-on, en bonne voie d'un prompt arrangement, mais on ne peut obtenir de détails. On présume que les alliés consentiront à lever le blocus, quoiqu'aucune stipulation n'ait encore été faite sur ce point.

On n'a rien appris récemment de la part prise par le ministre américain Bowen dans le règlement final, et il commence à sembler que le Vénézuéla, après tout, sera représenté par un des siens.

Le désastre d'Andijan

Presse Associée

St-Pétersbourg, Russie, 27 décembre—Les derniers avis d'Akhabad établissent que dans le voisinage d'Andijan sept villages sont en ruines et que le récent tremblement de terre a démoli six mille maisons. Le temps est plus chaud et les travaux de secours se poursuivent avec de meilleurs résultats.

Victime de son dévouement.

Presse Associée

New York, 27 décembre — Mlle Mabel Mitchell, de Plainfield, a payé de sa vie sa fidélité à son fiancé, le professeur Peck, un ancien professeur de l'Université Lehigh, qui est mort de la consomption il y a un an.

Lorsque le professeur Peck tomba malade Mlle Mitchell, alors maîtresse d'école, le soigna à sa résidence de Newburg, N. Y., et après sa mort la jeune femme contracta la maladie. Elle résigna ses fonctions de professeur à l'école Washington et mourut jeudi soir.